

Annabelle Dufourcq Ph.D.

Université Charles de Prague, Faculté des Humanités,
Département de philosophie française et allemande

Rapport sur le mémoire de Master de Takafumi Ishiwatari

L'héritage freudien de Ludwig Binswanger

Takafumi Ishiwatari propose un mémoire de 81 pages consacré au problème de l'influence de Freud sur l'œuvre de Binswanger. Takafumi Ishiwatari précise cette approche en avançant l'hypothèse suivante qui constitue ainsi le fil directeur de son travail : la critique par Binswanger du naturalisme freudien et son recentrement du côté d'une anthropologie s'inscrivent dans la continuité d'un problème immanent à l'entreprise freudienne même, laquelle consiste essentiellement à s'interroger sur la manière dont l'homme peut se comporter à l'égard d'une pulsionnalité d'abord subie et anonyme. « Notre proposition est que, aussi paradoxale qu'elle puisse paraître, c'est le double caractère de la psychanalyse freudienne qui motive ses recherches anthropologiques » (p.10). Cette approche permet de mettre en valeur de façon nuancée ce qui fait l'originalité de Binswanger, mais également la complexité des travaux de Freud par-delà une vision réductrice, partielle, qui l'identifie à un naturalisme pur et simple. Ce travail témoigne d'un grand sérieux. Le mémoire est écrit dans un style clair et précis. L'étude est minutieuse, structurée avec une remarquable clarté et animée par un souci de rigueur et d'exactitude très appréciables. La progression de la réflexion est pertinente et éclairante. Takafumi Ishiwatari en s'appuyant de façon judicieuse sur des références précises parvient à mettre en valeur un problème clef de la pensée contemporaine et la manière dont les réflexions de Binswanger en dialogue avec Freud et Heidegger permettent, sinon de le résoudre, du moins de l'élaborer.

Le premier chapitre étudie la correspondance Freud-Binswanger ainsi que des textes plus spécialement consacrés par Binswanger à l'œuvre de Freud. Takafumi Ishiwatari met en valeur la spécificité de l'approche binswangerienne, approche dans laquelle la psychanalyse n'est qu'une composante parmi d'autres, aux côtés d'un enracinement dans la psychiatrie clinique et d'une recherche fondamentale philosophique dont le motif clef est anthropologique et existentiel. Ce chapitre permet de poser clairement le contexte du problème traité et a le mérite de s'appuyer sur des références très précises. L'étude de la correspondance Freud-Binswanger est également tout à fait révélatrice des axes directeurs structurant la relation entre ces penseurs. On peut apprécier une approche nuancée et critique montrant notamment que parfois Binswanger semble proposer une version réductrice de la théorie de Freud (23-24). Sur certains

points un travail conceptuel plus approfondi aurait pu être accompli : la manière dont le problème de l'inconscient est dépassé par la phénoménologie et l'analyse existentielle (16) peut être clarifiée : la question d'une forme de signification obscure, indirecte, symbolique demeure un problème également pour la phénoménologie et l'existentialisme. On peut également attendre un travail plus détaillé sur le très complexe et subtil concept freudien de pulsion (21). Enfin l'usage du verbe « contraindre » (30) est inadapté et devrait au moins être accompagné d'un commentaire : l'on ne parle de contrainte, *stricto sensu*, que pour désigner une détermination absolue, lorsqu'une cause produit son effet de façon absolument inéluctable, or ce qui est en question ici, l'action des pulsions, ne relève justement pas de la contrainte, seulement de la poussée, elle n'est pas nécessairement suivie d'un effet inéluctable.

La seconde partie présente succinctement la relation entreBinswanger et la philosophie de Heidegger. Le principe de la Daseinanalyse (analyse en termes de structures de l'être-dans-le-monde) est exposé clairement, de même que les clefs permettant de comprendre ce qui sépare Binswanger d'Heidegger. En revanche on retrouve un manque d'analyse concernant le concept d'amour (41), celui de « faiblesse existentielle » (46) et les justifications d'une approche qui, bien au-delà d'une simple « modification » (48) du concept de l'être dans le monde heideggérien, prétend rendre compte de pathologies à partir d'une notion qui n'est pas celle d'une pathologie : celle d'inauthenticité chez Heidegger. L'analyse du cas Lola Voss apporte le support précieux d'un cas concret d'analyse, mais soulève à nouveau le problème, insuffisamment souligné, du passage d'une « angoisse interminable » (46), d'un appauvrissement du projet de monde (ibid.) à une pathologie proprement dite. Takafumi Ishiwatari souligne la distinction entre la quotidienneté du *on* et une forme pathologique d'inauthenticité (46) ; il l'attribue plus précisément à la thèse du prétendu caractère irrémédiable de la perte de l'ouverture au monde (37 et 47 « ne laisse plus au dasein aucune possibilité de l'ouverture »), mais ce point est extrêmement problématique si, d'autre part, comme le souligne Takafumi Ishiwatari, Binswanger persiste à affirmer qu'il s'agit de *comprendre* l'attitude du malade, c'est-à-dire de la saisir comme l'expression d'un projet de monde (39). Chez Heidegger l'échec est indissociable de la possibilité de la réussite, l'authenticité est l'envers d'une possible inauthenticité et inversement. Comme le montrait Sartre : si c'est l'existant qui se rend dépendant d'un destin, ce destin n'est pas réellement déterminant. C'est pourquoi l'expression « modification du concept de l'être dans le monde heideggérien » (48) semble trop faible pour décrire cette théorie et empêche de creuser davantage le problème qui est en jeu ici (et qui ramène au problème de la relation avec Freud) : comment composer souci de comprendre et de saisir le patient comme existant et d'autre part la reconnaissance d'une dimension de passivité et d'aliénation profonde qui va de pair avec l'étude de pathologies ?

La troisième partie introduit un nouveau regard sur les relations entre Binswanger, Freud et Heidegger : M. Boss affirme qu'il existe un accord parfait entre la praxis thérapeutique freudienne et la philosophie de Heidegger. Takafumi Ishiwatari utilise la référence à cette critique opposée par Boss à Binswanger pour réaffirmer et mieux comprendre, contre le premier, les raisons profondes qui justifient chez Binswanger une certaine prise de distance vis-à-vis de Heidegger. Si la distinction tranchée entre la théorie freudienne et la praxis semble caricaturale, si le problème de la passivité, de l'aliénation notamment dans la pathologie et finalement d'une psychanalyse existentielle ressort plus incompréhensible que jamais de ces analyses, ces dernières exposent néanmoins de façon précise les divers points de recoupement entre une psychanalyse qui suppose en effet toujours une certaine capacité du patient à accéder à la vérité et la philosophie de Heidegger. Tout le développement p.58 notamment, concernant

le lien entre la libre association et la vérité au sens heideggérien est particulièrement précis et intéressant. Il aurait été possible de développer davantage l'étude du lien (et éventuellement des différences) entre une analyse qui passe par la libre association c'est-à-dire bataille avec ce qui résiste à une prise rationnelle, et l'a-lethéia heideggérienne. Peut également être bien plus clairement et précisément expliquée la thèse selon laquelle Binswanger reste prisonnier de la distinction sujet-objet (61, 63)

La dernière partie se propose de justifier la position de Binswanger contre la critique de Boss en montrant de quelle façon Boss minimise le problème des limites de la thérapie psychanalytique tandis que Binswanger, en s'intéressant à l'écart parfois radical et insurmontable qui sépare le monde du psychiatre de celui du patient, se montre finalement plus fidèle à Freud que Boss et parvient à faire place dans sa théorie et sa pratique à toute la complexité et l'obscurité des problèmes mis en valeur par Freud entre thérapie et profonde aliénation pathologique. Si cette partie, dans son objectif général et ses idées principales est éclairante, on peut regretter que le problème qui finalement traverse la réflexion depuis les premiers paragraphes soit encore une fois désigné mais laissé à l'état de pur problème ainsi qu'en témoignent les dernières lignes de la conclusion. Ce point est accentué par le caractère encore vague de quelques concepts clef : qu'est-ce que cette « personnalité » exactement qui définit la spécificité notamment du malade (77)? Cette notion peut-elle parvenir à expliquer à la fois la dimension de compréhension et celle d'aliénation ? Est-elle plus apte à rendre compte de « la nature » ou constitue-elle un langage également imagé (72)? Si la nature est « en soi insondable et inaccessible à tout langage » (72), où le discours binswangérien puise-t-il sa valeur ? Le « cadeau » de la confiance est-il un acte libre, un « heureux hasard, l'expression de bonnes prédispositions ? pourquoi avoir écrit cadeau entre guillemets ?

Je reprends donc quelques questions qui peuvent être posées au candidat :

- pourriez-vous expliquer davantage en quel sens Binswanger reste prisonnier de la distinction sujet-objet ?
- Pouvez-vous expliquer de façon plus précise ce qu'est le concept de l'amour chez Binswanger et ce qu'il ajoute à la pensée du Mitsein chez Heidegger ?
- La notion de pulsion n'est pas purement réductible au physiologique, ou à l'instinct, pouvez-vous développer davantage ce point ? N'y a-t-il pas là des motifs capables de justifier un rapprochement entre l'approche freudienne et l'approche existentielle ?
- La thèse d'une perte d'ouverture au monde irrémédiable dans la pathologie est-elle compatible avec une psychanalyse existentielle (avec l'existentialisme, mais également avec le souci de comprendre le patient) ? Comment composer souci de comprendre et de saisir le patient comme existant et d'autre part la reconnaissance d'une dimension de passivité et d'aliénation profonde qui va de pair avec l'étude de pathologies ?
- qu'est-ce que cette « personnalité » exactement qui définit la spécificité notamment du malade (77)? Cette notion peut-elle parvenir à expliquer à la fois la dimension de compréhension et celle d'aliénation ? Est-elle plus apte à rendre compte de « la nature » ou constitue-elle un langage également imagé (72)? Si la nature est « en soi insondable et inaccessible à tout langage » (72), où le discours binswangérien puise-t-il sa valeur ?

- Le « cadeau » de la confiance est-il un acte libre, un « heureux hasard » (74) ou l'expression de bonnes prédispositions ? pourquoi avoir écrit cadeau entre guillemets ?

Je veux conclure ce rapport en félicitant Takafumi Ishiwatari pour le sérieux de ce travail.

Prague, le 18 juin 2015,

Annabelle Dufourcq

